Le numéro : 75 centimes

2e SÉRIE



« *Tout est bien qui sert la Patrie.* »
ALEXANDRE MILLERAND.

Les Chants de Bataille et de Victoire

de

Théodore BOTREL

Engagé Volontaire. — Chasseur A. H. de 1re classe aux 24e et 68e Bataillons.
Décoré de la Croix de Guerre (3 citations, 1 blessure). — Décoré de la Médaille Militaire « pour avoir (au cours de ses 1.500 auditions dans les Tranchées et Bivouacs ou à Bord des Navires, sur tous les Fronts de terre et de mer : France, Belgique, Asiago, Orient) donné constamment des preuves éclatantes de son inlassable dévouement et de son mépris absolu du danger. »

... Quand Attila, semant la mort,
Lance ses hordes cannibales,
Tout est bon qui meurtrit et mord :
Les Chansons, aussi, sont des balles !...
Th. B.

Jean Sac-au-Dos

I

« Quel est donc ton nom, joyeux drille,
Qui pars au « front », leste et dispos,
Rose et joli comme une fille ?
— Je n'ai plus de nom de famille :
Je n'ai qu'un nom : Jean Sac-au-Dos ! »

II

« Ayant du bleuet la nuance,
Au milieu des coquelicots
Tu sembles une fleur immense,
— Je suis fleur du Jardin de France ! »
M'a répondu Jean Sac-au-Dos !

III

« Songeant à ta mère chérie
Tu dois avoir le cœur bien gros
Et l'âme tout endolorie ?
— Ma mère à moi, c'est la Patrie ! »
M'a répondu Jean Sac-au-Dos !

IV

Je t'ai vu la tête baissée
Au milieu des joyeux propos
Songeant à quelque délaissée ?...
— C'est Victoire ma fiancée »,
M'a répondu Jean Sac-au-Dos !

V

— « Guillaume nous nargue et nous jette
Des insultes dans ses journaux ;
Et sa voix est pointue et nette...
— Pas autant que ma baïonnette ! »
M'a répondu Jean Sac-au-Dos !

VI

— « Certes, mon gâs, la France est Celle
Qu'il faut aimer sans nul repos ;
Je veux *vivre* pour La voir belle !
— Moi, je voudrais *mourir* pour elle ! »
M'a répondu Jean Sac-au-Dos !

Le Paimpolais

A nos braves fusiliers marins

Air : *La Paimpolaise.*

I

Pour repousser l'Aigle allemande
Quand le Breton se fait soldat,
Quittant ses genêts et sa lande,
Il va gaiement droit au combat ;
Et le brave gâs
Fredonne tout bas :
J'aime Paimpol et sa falaise,
Son église et son fier clocher,
J'aime encor mieux ma Paimpolaise,
Plus encor ma France en danger !

II

Le petit Breton, sans murmure,
Met la baïonnette au flingot,
Puis, embusqué sous la ramure,
Il commenc' la chasse au Pruscot...
Et le brave gâs
Fredonne tout bas :
Je serais bien mieux à mon aise
Dans le nid où j'allais nicher,
Mais c'est défendr' ma Paimpolaise
Que défendr' la France en danger !

III

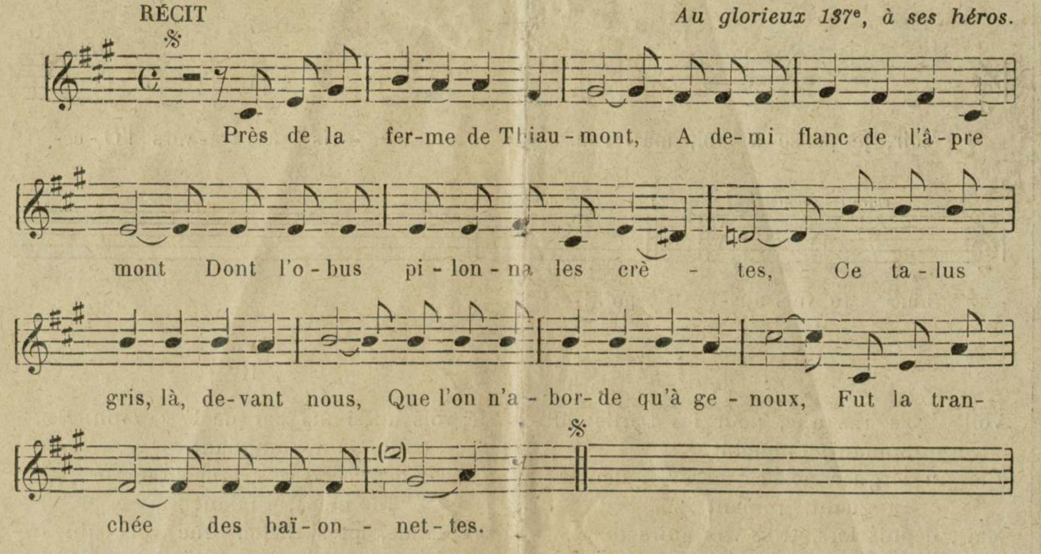
Mais le flot prussien toujours monte
Cyniquement lâche et cruel,
Et lorsque le soir on se compte
Bien des noms manquent à l'appel...
Et le brave gâs
Fredonne tout bas :
Pour aider la Marine anglaise
Comme il faut plus d'un moussaillon,
J'épouserai ma Paimpolaise
En rentrant au pays breton !

IV

Puis, lorsque la mort le désigne
L'appelant de sa rude voix,
Le petit Breton se résigne
En faisant un signe de croix ;
Et le brave gâs
Quand vient le trépas,
Serrant la médaille qu'il baise,
Agonise au creux d'un sillon
En songeant à la Paimpolaise
Qui l'attend au pays breton !

La Tranchée des Baïonnettes

Musique de Théodore BOTREL



Près de la ferme de Thiaumont,
A demi flanc de l'âpre mont
Dont l'obus pilonna les crêtes,
Ce talus gris, là, devant nous,
Que l'on n'aborde qu'à genoux,
Fut la tranchée des Baïonnettes.

Ils étaient là deux bataillons
De Vendéens et de Bretons,
Le douze juin dix-neuf cent seize (1).
On leur avait dit de « tenir »
Et tous étaient prêts à bondir
Et prêts à fondre en la fournaise.

Bravant le feu, l'acier, le fer,
Ils n'avaient pas, dans cet Enfer,
Laissé, du moins, toute Espérance,
Car ils savaient qu'au sombre Hun
Ouvrir la porte de Verdun
Serait livrer toute la France.

Pendant qu'ils étaient là, rêvant
Au doux Bocage, à l'Océan,
Si loin de ces Marches des Gaules,
La terre, arrachée aux talus,
Les enlisait, Chefs et Poilus,
Jusqu'aux genoux..., jusqu'aux épaules ;

Et bientôt tous ensevelis,
Ils disparurent sous les plis
De la Sainte Glèbe française
Non sans exhaler tour à tour
Un dernier cri d'Orgueil, d'Amour,
Dans un lambeau de *Marseillaise*.

Et la « relève », en arrivant,
Ne vit plus, dans le sol mouvant,
Que des fusils, de proche en proche,
Qui, chacun tenu par un Mort,
Semblaient pointés — frémir encore
Et menacer, encor, le Boche !...

...Et ces grands Morts demeureront
Cœurs contre cœurs, debout, au Front,
Fusils en mains, casques en têtes,
Pour y monter farouchement,
Toujours la garde à l'Allemand,
Dans la tranchée des Baïonnettes !...

(1) Deux bataillons du 137e, les 11 et 12 juin 1916.

A J. Rateau, directeur de l' « Echo de France », à Salonique, et aux confrères Helsey, Londres, et Gaston Richard, en souvenir de nos « bourlingages » loin de France.

L'Echo de France

Aux heures de désespérance,
Sous la pluie et sous le canon,
J'ai crié, tourné vers la France :
« Tes Poilus, à bout de souffrance,
« Invoquent-ils en vain ton nom ?... »
— Non !
Et l'Echo m'a répondu : — Non !

« Ecoute, alors : Pour l'avenir,
« Je ne vois rien de bon venir,
« Car le mal triomphe sans trêve ! »
— Rêve !
Et l'Echo m'a répondu : — Rêve !

« Mais nos rêves sont illusoires
« Quand mille bruits contradictoires
« Troublent nos espoirs refleuris !... »
— Ris !
Et l'Echo m'a répondu : — Ris !

« Comment rire quand, le cœur las,
« Je ne trouve plus, ici-bas,
« Rien qui me console et m'enchante ?... »
— Chante !
Et l'Echo m'a répondu : — Chante !

« Puis-je encor, quand tout saigne et pleure,
« Au « front » comme en chaque demeure,
« Chanter, le cœur épanoui ?... »
— Oui !
Et l'Echo m'a répondu : — Oui !

« Je voudrais, quand je tremble et doute,
« Croire que la Victoire en route
« Allégera bientôt ma croix... »
— Crois !
Et l'Echo m'a répondu : — Crois !

...Et, depuis qu'affirmant nos droits,
L'Echo vint guérir ma souffrance,
Je nargue la Désespérance,
Car je ris, chante, rêve et crois...
Et ne doute plus de la France !

Salonique, 16 mai 1917.

Serrons les rangs !...

Les Celtes roux aux robustes épaules,
Les fiers Gaulois et les Francs valeureux,
Ont fécondé le sol des vieilles Gaules
En le baignant de leur sang généreux :
Ils sont à nous, ils sont notre héritage
Ces champs, ces bois, ces coteaux et ces prés,
Où des bandits pleins de haine et de rage,
Lièvres peureux, tremblants, se sont terrés.

Serrons les rangs, amis
Toujours unis ;
Tous au combat, soldats,
Du même pas !
Plus haut les fronts,
Les cœurs, les âmes,
Et, ces infâmes,
Nous les vaincrons !

Serrons les rangs, vivants
Et triomphants...
Et, plus encor, mourants,
Serrons les rangs !
Le front déjà baigné de Gloire,
Vers la Victoire
Courants,
Serrons, serrons, les rangs !...

Ah ! que de fois, au cours de son Histoire,
Quand il croyait tout fini, tout perdu,
Notre Pays, du fond de la nuit noire
A vu surgir le Sauveur attendu :
Ce fut, jadis, un Bayard, une Jeanne ;
C'était, hier, un Kléber, un Marceau ;
Et quand, sur lui, de nouveau la Mort [plane,
C'est Galliéni, Joffre et de Castelnau
Serrons les rangs !...

Gloire à nos Chefs ! Jurons tous de les [suivre
Jusques au but qu'ils nous désigneront :
Plutôt mourir, mourir dix fois, que vivre
Demi-vaincus, avec la Honte au front !
Cœur contre cœur, entonnons, triomphante,
La *Marseillaise* aux farouches élans,
Et nous ferons reculer d'épouvante
Attila Deux et ses guerriers sanglants.
Serrons les rangs !...

La Ceinture de Sauvetage

Air : *Brave marin revient de guerre.*

C'étaient deux gâs du mêm' village,
Tout doux,
Seuls rescapés d'un torpillage,
Tout doux,
Qui, sous la lune, allaient, nageant,
Balancés par les flots d'argent,
Tout doux !

Nagèrent ainsi jusqu'à l'aurore,
Tout doux ;
Mais, quand l' petit jour vint éclore,
Tout doux,
Ne voyant rien, au loin, venir,
Ils se sentaient mourir, mourir,
Tout doux !

Or, tout-à-coup, sur eux arrive,
Tout doux,
Un' ceintur' de liège en dérive,
Tout doux :
Leurs doigts bleuis, à demi-morts,
La crochèr'ent d'un suprême effort,
Tout doux.

Et tous deux, la mine hagarde,
Tout doux,
Les yeux mi-clos, s'entre-regardent,
Tout doux...
Mais aucun n'ose cappeler
L'épave qui peut le sauver,
Tout doux.

« *— C'est toi, dit l'un, qui doit la mettre,*
Tout doux,
« J'ai pas d' galon, t'es quartier-maître. »
(Tout doux.)
L'autr' répond : « — N' va pas oublier
« Que l' chef reste à bord le dernier. »
(Tout doux.)

« — Si, d'vant la mort, mon camarade,
Tout doux,
« Nous avons, tous deux, même grade,
Tout doux,
« Je suis l' plus vieux et j'ai le droit
« De larguer la Vie avant toi. »
Tout doux.

« — Faut en finir, coûte que coûte,
Tout doux,
« Que le Sort en décide, écoute :
Tout doux,
« T'as des p'tits gâs ? T'en as combien ? »
« — Trois d'arrivés, un qui s'en vient,
Tout doux. »

« — Moi, j'en ai qu'un : je te le donne,
Tout doux...
« Adieu, « pays »... et chance bonne ! »
(Tout doux.)
Et... lentement... le moribond
Se laissa couler par le fond :
Tout... doux !

En revenant de guerre

Air : *En revenant de noce.*

En revenant de guerre
Je s'rai bien fatigué,
Mais ne m'en plaindrai guère
Tant j'aurai le cœur gai !

Refrain :

Ah ! j' l'attends, j' l'attends, j' l'attends
Le « jour de Gloire »
Et de victoire...
Ah ! j' l'attends, j' l'attends, j' l'attends
Pour la patrie que j'aime tant.

Je dirai-z-à mon père :
« J' t'ai point déshonoré :
D' la médaille militaire,
Vois, je suis décoré ! »

J' dirai-z-à mon p'tit frère :
« Viens me désharnacher ! »
Je dirai-z-à ma mère :
« Fais-moi d' la soupe au lait ! »

J'embrasserai Marie-Claire,
Ma jolie fiancée ;
Je lui dirai : « Ma chère,
J' te reviens presque entier ;

Avertis Monsieur l' Maire
Et Monsieur le Curé ;
L'All'mand battu-z-en guerre,
J'allons-t-y nous aimer ! »
Ah ! j' l'attends...

A l'Ambulance

Air : « *A Saint-Lazare* » (de Bruant).

« C'est moi, ton frangin, que j' t'écris,
Ma bonn' Charlotte ;
Aux tranchées, l'aut' soir, qué qu' j'ai pris
Sur la bouillotte !...
L'obus tombait — du p'tit, du gros —
Dru comme « lance »...
Si bien qu'à c't' heure me v'là sur l' dos,
A l'ambulance !

Mais n' vas pas dire à tout chacun
Qu' j' la trouve saumâtre,
Car ici, vrai, je suis comme un
P'tit coq-en-plâtre.
De vivre ainsi la vie d' château,
Dans l'opulence,
J' m'en vas prendr' des goûts d'aristo,
A l'ambulance !

C'est pus sous terre avec les rats
Qu'y s'agit d' vivre :
J' suis dans un salon ; j'ai des draps ;
Un « pieu » en cuivre ;
Et un sommier qu' j'ose pas m' bouger
Tant y m' balance...
Hein ! crois-tu que j' suis bien logé,
A l'ambulance !

Des *sirurgiens* à quat' galons,
Tout pleins d'adresse,
Vous taill'ent en biais, en large, en long,
Avec tendresse...
Après ça, quoi leur refuser
Sans insolence ?
J' leur donn'rais ma tête à couper,
A l'ambulance !

Des dam's en blanc, l' sourire aux yeux,
Glissent, légères,
Kif-kif des ang's venus des cieux
Comme infirmières ;
Dès que t'ouvr's un œil ou r'mues un bras,
L'un' d'ell's s'élance :
On t' lave, on t' mouche... *ec cétéra*,
A l'ambulance !

« Que voulez-vous ? Ceci ? Cela ?
Ou bien aut' chose ? »
Cent fois par jour, ces questions-là,
On te les pose ;
La nuit, même on te tir' soudain
D' ta somnolence
Pour te d'mander : « Dormez-vous bien ? »
A l'ambulance !

Enfin, sœurett', ne t'en fais pas
Pour ton vieux frère ;
J' sais pas si tu me r'connaîtras
Après la guerr',
Car moi, l'ancien petit mecton
Sans corpulence,
J' suis f...ichu de prend' du bedon,
A l'ambulance !

Un tas d' bécots autour de toi,
Ma pauv' Lolotte,
Qui trim' si dur, pendant que moi,
Je me dorlotte...
...Mais quand j' pense aux futurs combats,
J' groûmes en silence :
Sûr que, guéri, j' moisirai pas
A l'ambulance ? »

Signé : Totor.

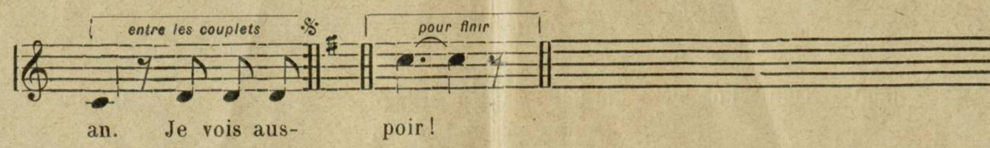
(A l'ambulance Carrel, à Compiègne,
Janvier 1916).

(1) Pour la musique d'accompagnement s'adresser Au Mirliton (Aristide Bruant, éditeur), 84, boulevard Rochechouard, Paris.

DANS MON HAMAC

Musique de Théodore BOTREL.

Voi-là trois ans que pour les Dar-da-nel-les, Rou-lant, tan-
guant, J'ai dû lar-guer nos clo-chers en den-tel-les, Tan-guant, rou-
lant ; Mais, de-puis lors, trois sou-ve-nirs fi-dè-les Me sont tou-
jours de-meu-rés con-so-lants. Dans mon ha-mac, ba-lan-cé sans se-
cous-se, Dans l'en-tre-pont de mon bâ-teau gé-ant, Lors-que, le
soir, je pense à toi, ma « Dou-ce », Je te sou-ris à tra-vers l'O-cé-



I

Voilà trois ans que, pour les Dardanelles,
Roulant, tanguant,
J'ai dû larguer nos clochers en dentelles,
Tanguant, roulant ;
Mais, depuis lors, trois souvenirs fidèles
Me sont toujours demeurés consolants...

Refrain :

Dans mon hamac, balancé sans secousse,
Dans l'entrepont de mon bateau géant,
Lorsque, le soir, je pense à toi, ma « Douce »,
Je te souris à travers l'Océan !

II

Je vois aussi ma barque l' « Yvonne »,
Roulant, tanguant,
Qui se désole en sa crique bretonne,
Tanguant, roulant ;
J'entends, près d'elle, une voix qui fredonne,
Pour la bercer, un doux sône dolent...

Refrain :

Dans mon hamac, si loin de ma chaumière,
Dans l'entrepont de mon bateau géant,
Lorsque, le soir, je pense à toi, ma mère,
Je pleure ainsi qu'un tout petit enfant !

III

Puis, dans mon Rêve, une image chérie,
Tanguant, roulant,
Surgit, soudain, sanglotante et meurtrie,
Roulant, tanguant ;
J'entends, alors, l'appel de la Patrie
Passer, plaintif, à travers l'ouragan...

Refrain :

Dans mon hamac, sur la vague en démence,
Dans l'entrepont de mon bateau géant,
Lorsque, la nuit, je pense à Toi, ma France,
Je pleure et ris, fou d'Angoisse et d'Espoir !

Crème-de-Menthe

Je recevais à Milo, à bord de « La Foudre », le 15 juin 1917, la touchante lettre suivante :

« *Vous allez me pardonner de la liberté dont*
« *l'équipage de " Crème-de-Menthe " se sert en vous*
« *envoyant les passages que ce bateau a dû souffrir*
« *depuis l'époque où nous l'avons supprimé aux Grecs*
« *jusqu'à ce moment et, comme nous connaissons votre*
« *obligeance, nous serions très heureux que vous*
« *fassiez ressortir une chansonnette à votre bon goût,*
« *que nous haterons vite d'apprendre et nous enver-*
« *rons une copie chez nous de façon que, au cas que*
« *nous reviendrons pas dans nos foyers conjugals,*
« *que ceux que nous avons laissés après nous, puis-*
« *sent chanter, d leur tour la gloire de " Crème-de-*
« *Menthe ", qui cultivera, pour plus tard, dans ces*
« *petits esprits, un patriotisme encore plus grand.*
Veuillez agréer... « *Le Patron, Auguste G...* »

✿✿

Air : *A Batignolles*, de Bruant.

« Crème-de-Menthe » est un bateau,
(*Chœur*) Est un bateau,
Qui n'est plus jeune et n'est pas beau,
(*Chœur*) Et n'est pas beau.
Mais elle a connu la tourmente,
« Crème-de-Menthe ».

Elle est montée par cinq marins,
Basquais, Bretons et Girondins,
Qui l'ador'ent ainsi qu'une amante,
« Crème-de-Menthe ».

Un jour, près de Kératsini,
L' Patron, quand tout semblait fini,
Sauva de la Mer inclémente,
« Crème-de-Menthe » ;

Mais où ce fut encor plus fou,
C'est quand on mit cap sur Corfou,
Livrant à la Vague écumante
« Crème-de-Menthe ».

De Zante au port d'Argostoli,
Ell' navigua d'eau tout emplie,
Sa chaudière à peine fumante,
« Crème-de-Menthe ».

Plus tard encor, sans l' « Shamrock deux »,
Dans l'ouragan le plus affreux,
Ell' sombrait dans la Mer démente,
« Crème-de-Menthe » !

Un jour, enfin, le « Coqu'licot »,
De Corinthe jusqu'à Milo,
Remorqua la toute charmante
« Crème-de-Menthe ».

Depuis lors, du matin au soir,
Ell' fait gaîment tout son devoir,
Que le flot chante ou se lamente,
« Crème-de-Menthe » !...

Ce que je viens de vous chanter,
« Crème-de-Menth' » me l'a conté :
Pourquoi voudrait-on qu'elle mente,,
« Crème-de-Menthe ? »

Honneur donc à ses Matelots !...
Et que Neptun', le Roi des Flots,
Sauve toujours de la Tourmente,
« Crème-de-Menthe » !

Milo, 15 juin 1917.

La « Bague des Tranchées »

Air : *La chanson de la mariée.*

La « Bague des Tranchées » que tu voulais, Yvonne,
Va prendre le chemin de la lande bretonne
Par les soins des amis
De ton pauvre « promis »...

Comme j'allais quérir la fusée ennemie
Pour y fondre l'anneau de ma petite amie,
Une guêpe de plomb
M'a percé le poumon.

On dit que je m'en vais m'éteindre sans souffrance ;
Et c'est au brancardier de garde à l'Ambulance
Que je dicte en ce jour,
Mon testament d'amour ;

Mais, pendant qu'il écrit, moi, j'ai voulu, ma chère,
Seul achever, du moins, cette bague de guerre
Avec le beau couteau
Dont tu me fis cadeau ;

J'y sculpte, de mes mains fiévreuses et naïves,
Un trèfle à quatre feuill's, en suppliant Saint-Yves
De bien vouloir bénir
Ce tendre souvenir ;

Qu'il te porte bonheur et — plus tard — ma Jolie,
T'obtienne de croiser, au Chemin de la Vie,
Un deuxième amoureux
Qui t'aime pour nous deux ;

Lui montrant cet anneau, dis-lui, de confiance :
« Celui qui me l'offrit trépassa pour la France... »
...Et ton futur époux
N'en sera pas jaloux.

Ce trèfle à quatre feuill's, que je baise avec fièvre,
C'est du trèfle incarnat, tu vois, puisque ma lèvre
Y laisse, en l'embrassant,
Une tache de sang.

« Va-t-en, petit anneau que mon Ame accompagne,
Vers mes seules Amours, ma « Douce » et ma Bretagne,
Porter à toutes deux
Mon baiser des adieux ! »

Pour nos morts, sonnez Clairons !...

(*D'après le général de Maud'huy, en Lorraine*)

Des Morts tombés pour que la France vive encore
Voici la Fête... Après les sourds « *De Profundis* »
Chantez-leur — ô clairons ! — de votre voix sonore,
Les refrains martiaux qu'ils ont aimé jadis,
S'ils n'ont pas oublié la discipline ancienne
Qui les jetait debout au lever du soleil,
Ils comprendront bien mieux votre voix que la mienne :
Clairons, sonnez-leur le « Réveil » !

(*Les clairons sonnent le « Réveil »*). (1)

Vous avez entendu le rude appel du cuivre
O Vous, dont nous parlons en frémissant d'orgueil ?
Et Dieu, pour un instant, vous permet de revivre
Devant les compagnons qui portent votre deuil ;
Hors du charnier qui va de la Flandre à l'Alsace,
Vous vous êtes dressés silencieux et doux.
Officiers et soldats, chacun est à sa place ?
Clairons, sonnez le « Garde à vous ! »

(*Les clairons sonnent le « Garde à vous ! »*)

Ah ! comme maintenant votre âme, si vaillante,
D'orgueil, d'amour, de joie aussi va tressaillir
Comme tremble un martyr devant la Croix sanglante
Pour laquelle il a su longtemps saigner, souffrir ;
Car c'est pour vous montrer l'étendard tricolore
Pour lequel, à vingt ans, vous entrez au tombeau
Que je vous ai voulus, debout, là, tous encore ;
Clairons, sonnez-leur : « Au Drapeau ! »

(*Les clairons sonnent « Au Drapeau ! »*)

Mais, ô nos Morts, tombés, joyeux, pour la Patrie
Afin que son renom soit plus fier et plus grand,
Vous espérez encore une autre sonnerie :
La dernière par vous entendue en mourant,
Celle qui nous promet « La Gloire à boire », celle
Dont le rythme affolant fera que nous mourrons
Comme Vous, si la France au combat nous rappelle :
Sonnez-nous « La Charge », ô clairons !

(*Les clairons sonnent « La Charge »*).

O jeunes dieux tombés pour le Salut du Monde
Mais à jamais vivants dans notre souvenir,
Rentrez tous, à présent, dans la Glèbe féconde
Où, grâce à Vous, plus beau va germer l'Avenir !
...Et vous, clairons ardents, que votre voix rageuse
Se modère un instant, se radoucisse un peu
Pour chanter à nos Morts une ultime berceuse
En leur sonnant le « Couvre-feu »...

(*Et les clairons sonnent, lentement, le Couvre-feu*).

(1) Les clairons ne sonnent que la moitié des sonneries.

Chansons ex raites des " Chants de Bataille et de Victoire ", de Théodore BOTREL.

IMP. GARNIER ET Cie, SAINT-MAIXENT-L'ÉCOLE.